

« L'HEROISME DE FRANÇOIS MECHAIN »

(pour « L'enjeu du site : morceaux choisis », galerie Séquence, Chicoutimi, Canada, 19 mai - 23 juin 1995)

François Méchain fait mentir le proverbe « cent métiers, cent misères ». Car à considérer le travail qu'il accomplit pour réaliser ses photographies superbement irréelles, il est tout à la fois paysagiste, jardinier, géomètre, terrassier, bûcheron, bâtisseur, sculpteur (et simultanément land - artiste, modelleur d'artefacts et installateur), architecte (d'extérieur, comme il y a des architectes d'intérieur) et finalement photographe (mais là encore homme orchestre, preneur de vues, développeur, tireur et retoucheur, si besoin est). Tout cela parce que François Méchain est un homme à responsabilités, exigeant et perfectionniste, qui veut de ses yeux voir venir et de ses mains, mener à bonne fin ses projets. Car il est aussi concepteur, inventeur, rêveur d'utopies réalisables, poète au plein sens étymologique de celui qui fait, accomplit.

Un poète, c'est aussi, depuis Homère au moins, celui qui sauve de l'oubli l'histoire des événements, qui assure la mémoire des passions et des sentiments, des pulsions et des réflexions, des désirs et des regrets qui entraînent l'homme dans ses engagements et ses détachements. La poésie est une lutte contre la loi d'entropie qui voue toute réalité à disparition. Evidemment il ne suffit pas de vouloir transmuier le périssable en durable pour faire œuvre poétique; il faut savoir choisir ce qui touche profondément l'imaginaire; il faut pouvoir le dire de façon à en assurer durablement le souvenir; il faut faire œuvre, et non pas constat, rapport ou procès-verbal.

On comprend aisément que par essence, la photographie participe à cette ambition pathétique et grandiose de lutter contre l'entropie qui nous emporte, nous et les songes dont est fait notre étoffe, comme dit Shakespeare. On saisit aussi pourquoi lorsque la photographie se déclare le double du réel, elle est vouée à disparition.

Or l'entreprise de François Méchain est, dès l'origine concernée par la lutte contre la loi fatale de la perte qui touche également la nature et les institutions humaines. Elle la contredit dans son principe, installant des volumes géométriques rigoureusement délimités dans l'univers végétal et minéral qui ne connaît que l'irrégulier et le continu. Elle la contredit dans son action, mimant ses effets pour mieux en renverser le sens, à la « Rivière Noire », par exemple, où l'accumulation de troncs et de branches d'épinettes et de bouleaux dont le sommet rime avec les inflexions de la crête de la colline voisine rappelle avec une insistance réitérée par chaque morceau de bois que tout processus de destruction l'est aussi de construction et que c'est par l'usure du temps que se bâtissent les paysages. Elle la contredit enfin symboliquement lorsque à « Kaissariani » François Méchain installe dans la garrigue un immense trait d'union, cylindre fait des éléments mêmes de la friche, qui lie visuellement l'Acropole et l'antique Parthénon au site du village moderne couronné de son église, semblant contredire par là le pessimiste cri de douleur de Valéry, le corrigeant en un « civilisations nous voyons maintenant (hic et nunc en photographie) que vous n'êtes pas mortelles ».

Sans doute le plus subtil et le plus démonstratif de ce travail métaphysique et métahistorique de François Méchain est-il celui où il met en scène non pas les matériaux de la nature, mais

les principes mêmes qui les façonnent. Au « Chemin du Porc-épic » il agence un parallépipède d'épinettes, sorte de dernier carré « la garde meurt mais ne se rend pas », qui est comme un monument lyrique à la puissance de la pousse, à la force vitale, à tout ce qui dans la nature s'oppose à l'abattage et à l'abattement, à l'affaissement et à l'effondrement, à la mise à terre et à la mise à mort. A Calais sa « Machine Végétale » manifestait toutes les tensions et toutes les élasticités, toutes les forces de résistance et de réversion qui permettent à l'arbre d'assurer son port et de triompher de l'invisible ennemi dont parle Baudelaire, vent de la mer ou vent de la mort, c'est tout un.

Naturellement ces triomphes sont relatifs : la nature naturante est indissociablement mortiférante; les sculptures de François Méchain - chaque légende de leurs photos, par volonté expresse de l'auteur, le rappelle - sont éphémères. C'est alors que le photographe prend le relai du sculpteur et fixe l'état des lieux en une image unique et définitive. Comme toute photographie celle-là est fragmentaire, restreignant le paysage au cadrage, partielle, imposant un point de vue particulier, fallacieuse, changeant en un monument irrémédiablement arrêté un bricolage nécessairement inachevé, mensongère, car faisant une image d'éternité d'une construction transitoire. Or c'est par là précisément que l'œuvre de François Méchain acquiert sa dimension poétique, par cette dialectique de l'entropie niée et du mensonge confirmé, par ce chiasme fonctionnel créateur de beauté et de sens, celui-ci suspendu à l'illusion de celle-là. Nul besoin de se référer à la théorie de l'art comme mensonge d'Oscar Wilde ni de celui du simulacre de Jean Baudrillard pour autant; on sait depuis Homère qu'il faut que les héros soient mortels pour devenir immortels. La beauté héroïque des photographies de François Méchain tient, comme la grandeur des exploits d'Achille, à la conscience lucide de la vanité de la lutte entreprise contre les lois de la fatalité.

Jean ARROUYE

Jean ARROUYE est docteur en sémiologie de l'image, en esthétique et science de l'art. Il enseigne à l'Université de Provence (France).